Document generated on 10/12/2024 12:43 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Déménagement

Lucie Ménard

Number 63, Spring 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13891ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ménard, L. (1995). Déménagement. *Moebius*, (63), 95–96.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Déménagement

Lucie Ménard

Premier juillet. Francine et Jean-Marc sont levés depuis cinq heures, après trois heures d'un sommeil entrecoupé des pires cauchemars. Il va pleuvoir. Les déménageurs ne viendront pas. Il se seront trompés d'adresse. Ils arriveront finalement. Vers minuit. Le frigo restera coincé dans la cage d'escalier trop étroite. Ils tireront. Ils pousseront. L'appareil basculera, ce qui ne s'est pas vu depuis trente ans qu'ils sont dans le métier. Accident. Ambulance. Ils n'auraient jamais dû accepter leur transfert loin de la grande ville. Mais quand on est jeune enseignant en 2012, que les postes sont rares et qu'on ne sait rien faire de plus payant...

À huit heures, trois hommes se pointent, comme prévu. Le chargement s'effectue sans problème majeur, et il suffit de dévisser la rampe de l'escalier intérieur pour faire passer le frigo. Francine et Jean-Marc prennent la voiture et, quelques heures plus tard, les voici au 666, rue du Boisé, une vieille maison qui a beaucoup de cachet. Les photos ne mentaient pas : ils n'auraient pu trouver plus spacieux pour un loyer aussi dérisoire. L'agent de location leur en a remis la clé la veille en leur souhaitant bonne chance, ce qui leur a semblé un peu absurde sur le coup. Pour repeindre un logement de huit pièces, on ne doit pas tant parler de chance que de courage, ou de santé…

La porte s'ouvre toute grande avant même qu'ils engagent la clé dans la serrure. Une vieille femme les dévisage avec aménité. Elle les fait passer au salon, inquiets, ne sachant trop comment s'y prendre pour lui demander ce qu'elle fait là. Ne devrait-elle pas être déjà partie ? Conster-

nation : tous les meubles y sont encore, et des potiches, et des posters jaunis aux murs, un couple de pinsons dans leur cage. Ils vont parler lorsqu'on sonne à la porte. Les déménageurs. Celui qui semble être le chef d'équipe demande en retenant un sourire où déposer tout ça. Tout ça, que ses hommes déchargent déjà sur le trottoir, le mobilier de salle à manger, les causeuses, les bureaux, les cinq bibliothèques et leurs soixante-quinze boîtes de livres, la cuisinière... La vieille dame intervient. Il y a au bout du corridor une petite chambre inoccupée, on pourrait sans doute...

Hagards, Francine et Jean-Marc voient repartir les déménageurs après avoir entassé leur mobilier jusqu'au plafond. À quelle heure la dame compte-t-elle vider les lieux ? Sourire candide. Francine va dire quelque chose lorsqu'on sonne à la porte. Un livreur portant une grande boîte plate : « TORELLI PIZZERIA ».

— À la cuisine, comme d'habitude ?

Il s'y dirige d'un pas assuré, en individu connaissant bien les lieux. Le couple lui emboîte le pas, suivi de la vieille dame qui farfouille dans son porte-monnaie. Dans la cuisine, une demi-douzaine de jeunes couples s'entassent, qui assis autour de la table, qui juchés sur le comptoir, parmi les bouteilles de bière vides et les reliefs d'une demi-douzaine de pizzas aux anchois. Un bébé pleure à fendre l'âme. Des enfants courent à quatre pattes sous les chaises.

— *Join the club,* fait l'un des hommes avec un sourire grinçant. Sa femme éclate en sanglots.

— Vous êtes tous...

— Les nouveaux locataires, oui. Et cette dame habite ici depuis près de cinquante ans. Nous avons cru comprendre qu'elle s'était mise en contact avec plusieurs agences de location à la fois. Ces imbéciles n'ont rien vérifié. Elle voulait retrouver cette maison comme elle l'avait connue à l'époque, avec plein de gars, de filles et de petits enfants. Il paraît qu'on appelle ça...

– ... une commune, murmure Francine qui se rappelle vaguement avoir lu un article de socio sur le sujet.

— C'est un cauchemar, un cauchemar, gémit Jean-Marc tandis que la vieille dame l'étreint avec douceur en suggérant :

— Si on se mettait tout nus ?